

les pinceaux de L'ART ÉTEINT

Ce qui, du mot, fait un empire, d'un mot, peut le détruire. mars 2018, numéro 4

POURTANT

Celui qui invente l'art que nous connaissons, c'est *Baudelaire*, avec la critique d'art, l'histoire de l'art proprement dite. L'art est alors lancé pour une assez courte période, jusqu'à ce qu'il dégouline en eau de boudin moderne.

Les artistes alors foisonnent (disons, depuis *Baudelaire* jusqu'à *Élie Faure*) : non seulement les artistes contemporains avec la personnalité dominante de *Paul Cézanne*, mais aussi tous les artisans et ouvriers de l'art d'antan qui s'indexent à l'histoire de l'art selon *Charles Baudelaire* devenu le précurseur du... technicien de la propagande.

Curieusement, cet art n'est pas artistique. C'est une invention journaliste. Que promeut-elle?

Cézanne en est l'archétype. L'homme qui se livre à une recherche rigoureuse, austère, sans aucune attente publique. Retourné sur lui-même, son regard explore le possible, repousse les murs de la perception et du rendu, c'est l'avant-garde qui parle sans concession. Sans même, idéalement, qu'un univers où la concession pourrait s'apercevoir ne s'aperçoive. Il y demeure quelque chose de l'esprit de la chevalerie, de la sainteté, de tout ce qui isole l'homme sur son devenir qu'il doit assumer jusqu'au fond de sa détresse et de ses forces devant s'épuiser à une conquête sans rétrocession, sans contrepartie que l'orgueil, la fierté du conquérant face au gouffre qui va l'anéantir.

Ci-contre, le portrait de *Baudelaire* par *Étienne Carjat* donne tout à voir de la découverte de cette chose si neuve alors qui est l'idée de la profondeur artistique, de l'honnêteté, de l'engagement artistiques. Une des photos les plus frelatées, les plus repeintes, une des images les plus forgées qui soient est aussi celle qui exprime avec l'acuité la plus fervente, le vrai en art. Faut-il s'étonner qu'un comble d'artifice sanctionne cette vérité avec tant d'exactitude?

Car souvent, toujours est-on tenté d'avancer, le faux suscite le vrai. *Sont vrais (jusqu'au bout de l'esprit et de la chair), Cézanne, Van Gogh* dont les principes d'art ont pourtant jailli de la gangrène des fleurs baudelairiennes, des contes à sa façon du romancier du *Spleen de Paris*. L'esthétique, pourtant née de la plus pure intuition, de l'absolu, vient se baigner aux eaux usées de la curiosité antiquaire et devient un néologisme, l'esthétisme. Rien à faire. D'ailleurs le vrai en art (cette idée si contradictoire), si elle a donné sa couleur à la modernité qui lui doit au moins les quelques épisodes de son sérieux, a vite dégénéré jusqu'à l'imposture artistique totale. En route pour le *design international*.

Pourtant le journalisme rate quelque chose qui invalide le journalisme et les tentatives d'approche médiatisées de ce genre. Une vraie grandeur modeste et fière pourtant, un travail qui ignore la bassesse du labeur se produit hors de l'atteinte de tels critères.

L'art est la chose dont il faut faire définitivement abstraction en tant qu'idée. Dans ses tech-

niques comme dans ses résultats et surtout dans le recueil qui solde presque invariablement l'aridité solitaire de son chemin privé par un ramassage sans autre intérêt que la valeur où tout est disqualifié, devient bancaire, scolaire. C'est hors de l'art que l'art maintenant, ou quelque chose qui fut nommé ainsi, peut venir à la parole. On peut disposer de forces inconnues lorsque le désir s'en fait sentir.

Pourtant... c'est à même l'art et l'horizon qu'il a donnés au regard qu'un regard peut voir, scruter, s'y évader.

Il est indéniable que nous-mêmes n'échappons pas à l'art. Au beau de l'art. Cependant nous avons appris par *Paul Valéry** que *Baudelaire*, sans le savoir semble-t-il, a intégralement pompé son esthétique (et le principe même du mot « esthétique » pris en cette signification) chez *Edgar Alan Poe***.

Il nous reste à constater assez piteusement que l'art tel que Charles et nous l'entendons, c'est à dire sous la tendance d'un isolement poétique pionnier et martyr, sanctionné par un insuccès chronique, conséquence d'une avancée trop rapide et débouchant sur une fortune posthume, est une sorte de blague américaine, de l'imagerie populaire niaise du genre de celle qui hante le rayon jouet des supermarchés.

Faut-il s'en formaliser? Cela n'en est-il pas moins vrai? *Barbie* et *Picou* ne souffrent-ils pas comme tout le monde? Un seul regard rafraîchi à ces considérations sur le portrait *Carjat* nous dévoile cette image comme la parodie d'une caricature. Sans doute nous enfonçons une porte toute verte (vermoulue par la mousse), puisque ce portrait a tant servi à faire des charges, jusqu'à ne plus exprimer que le ridicule d'un calcul lamentable et vain. C'est un trait de caractère très saillant de la modernité. Nous, à la rédaction de *Lassitude Promotions*, suivis en cela par toute la classe médiatique qui nous singe, nous sommes trop à la tête d'un empire sans borne pour qu'un tel constat nous effraie. Au contraire, que la possibilité d'une ampleur soit complétée par les galéjades étasuniennes nous ravit, nous enchante, nous justifie dans nos orientations vers le jeu.

Certes, à singer l'art, on fait de l'art pour les singes. Or ceux-ci ne voient le monde qu'entre des parenthèses jaunes, qui se pèlent et s'avalent. C'est la *bananité*. Mais l'homme n'est pas un singe et n'en descend même pas. Ce serait plutôt le singe qui vient de lui mais c'est un autre contexte.

* *Paul Valéry, Situation de Baudelaire in Variétés II*

** «En réalité [Shelley] dédaignait la Règle qui est l'émanation de la Loi, parce qu'il trouvait sa loi dans sa propre âme. [...] Il est difficile de trouver dans ses ouvrages une conception vraiment achevée. C'est pour cette raison qu'il est le plus fatigant des poètes. Mais s'il fatigue, c'est plutôt pour avoir fait trop peu que trop ; ce qui chez lui semble le développement diffus d'une idée n'est que la concentration concise d'un grand nombre ; et c'est cette concision qui le rend obscur.» E. Poe

Ci-contre *Valmont* dans le film de *Huis-Clos*, Quatre.



L'A-COTÉ

L'art est donc une convention qui suppose, pour la création, intégrité, recherche sincère et rigoureuse, principes tenus dans une austérité studieuse tournée vers soi et se refusant naturellement aux basses séductions du monde. Si l'artiste est inspiré, s'il est un bon artiste, ce qui demeure exceptionnel, doit s'ensuivre une audace de vues, une découverte inconnues de son vivant, avec le dénuement financier correspondant et le succès posthume qui transmue le sang de sa vie en l'or qui se verse dans les caisses des banques. Il y a eu *création de valeur*, dira-t-on d'un point de vue financier et borné. Cette convention, ce modèle attendu mécaniquement depuis la mise au point de son dispositif par *Baudelaire* prend un aspect lamentable s'il vient simplement nourrir, ou s'apercevoir seulement selon la même attente prolaborgeoise. Laquelle prétend « évoluer » au fil des avant-gardes et des pionniers qu'elle foule sans rien en comprendre, que le poids sur un marché et des horizons à bétonner.

Aussi y a-t-il une lumière tout autre sur les œuvres si le prix s'en abstrait. Posséder une œuvre devient une sorte de responsabilité, un embarras, plus qu'une propriété. L'œuvre d'ailleurs se dépouille brutalement de ce qui lui est habituellement accordé comme qualité : elle devient encombrante, son utilité disparaît dès qu'elle est vue hors de sa destinée, si masquée d'ordinaire, d'article industriel de luxe, tel que *Baudelaire* l'a fondé en re-fondant l'art. Cependant juridiquement l'art n'a jamais pu, parce que sous cet angle l'opération de



Baudelaire demeure l'escroquerie d'un journaliste brillant, se départir de son caractère profondément inestimable.

Un autre aspect de l'œuvre en général se distingue peu à peu : celui d'une esquisse pour un monde à venir. Un croquis, une ébauche, dont la conservation ne doit perdurer que tant que ce monde est encore en train de s'échafauder. Sans doute sa beauté présente cette ambiguïté d'être à la fois le reflet d'un monde futur en devenir, et le motif qui soutient le désir d'en orner le quotidien pendant le temps que durent les travaux.

Sous cette vue, le prix des œuvres sans doute les préserve, mais seulement pour un cerveau gros comme celui d'une pie pour qui tout ce qui brille doit être jalousement abrité au nid. Ce réflexe de surévaluation et de conservation des œuvres entraîne un blocage du sens d'esquisse préparatoire de l'œuvre.

Car d'une certaine manière, l'œuvre, ce plan d'action, ne doit pas être épargnée par l'entreprise et l'accomplissement du monde en marche. Qu'elle soit gardée ou perdue à l'issue de l'achèvement de ce à quoi elle était destinée importe peu. Il y a une folie à préférer l'image d'une chose à cette chose même. Peut-on imaginer une mère qui sacrifierait l'adulte accompli que son fils est devenu, au profit d'une photo de ce dernier enfant ? C'est l'excès dans lequel s'est perdue la collectionniste, la retenue, la surévaluation, la confusion d'esprit entourant les œuvres d'art. Mais alors, quel sinistre, terrible piège a donc constitué *Baudelaire* ?

Pour nous, seul importe d'en sortir et de reconstituer ce qui, des ruines de cette conception qui aura alors été le fruit d'un si réel besoin, peut encore nous servir à nous, techniciens du présent qui avons un monde sur le feu. Inutile de faire longuement le tableau des désillusions, de la démence collective, de la misère d'un univers où même la possibilité du meurtre, du suicide, pourtant exigée toujours brutalement, nous est totalement refusée. Le désespoir, la frustration et la névrose qu'est la psychologie en tant que représentation du monde n'ont pas à être décrits.

L'a-coté, ce qui ne peut avoir de cote ni rien de semblable, s'empare des caractères positifs de l'art : la recherche audacieuse, sincère, vraie, rare, visant la construction réelle de l'homme, et non pas la vaine décoration. L'absence de prix l'entourant fera fuir l'opportunisme de tant d'imposteurs qui s'y verront déçus. Le succès attendant la postérité et ses coffres-forts ne sont pas d'une utilité bien assurée non plus.

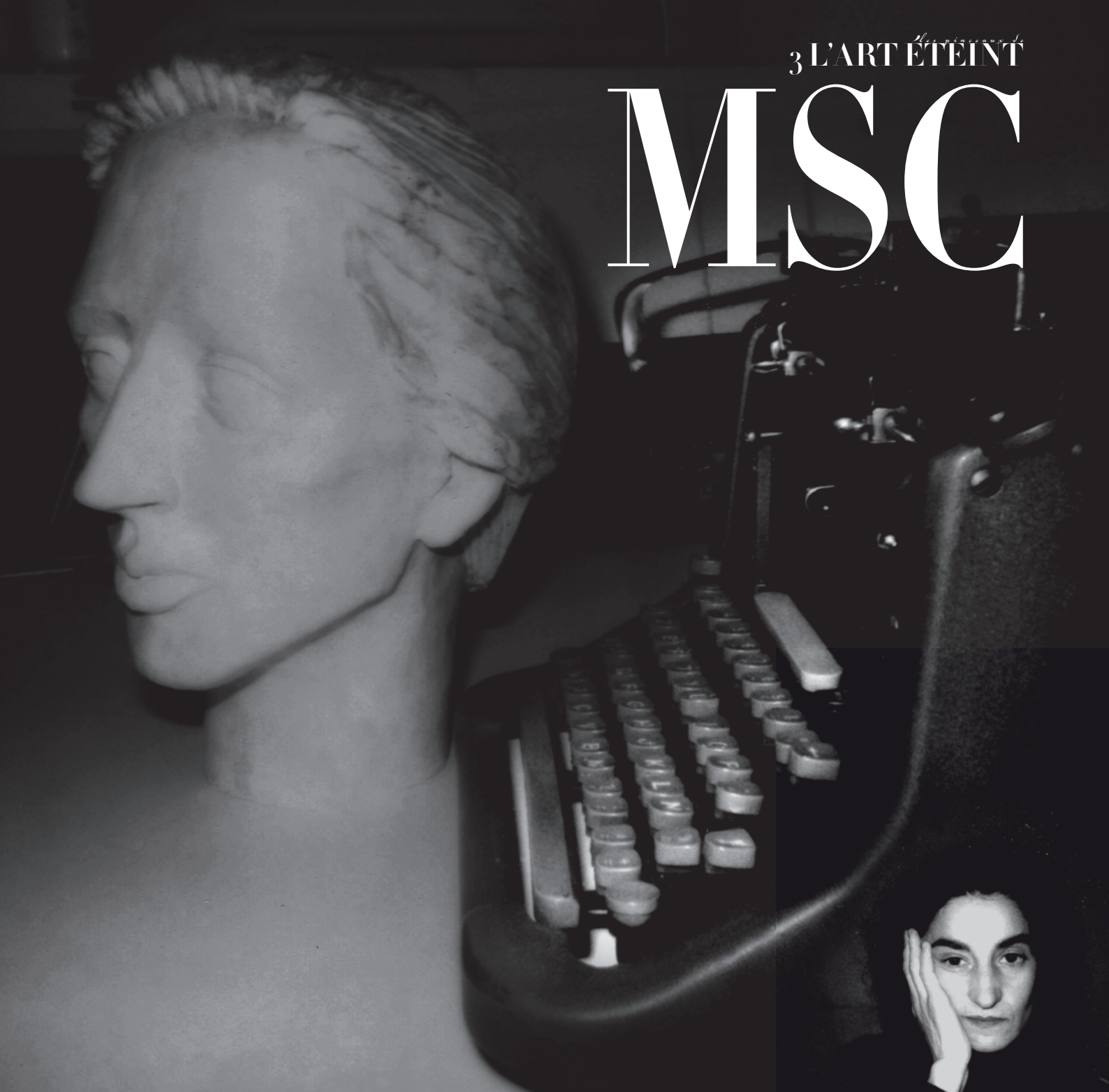
Les artisans, paysans (au sens d'habitants, ouvriers d'un pays qui n'est pas seulement un terrain agricole, mais le champ d'une âme, d'un cœur) que nous sommes peuvent espérer, de leur vivant, voir leurs ébauches fleurir en actions immédiates, et non pas leurs tentatives et leurs essais finir en objet de curiosité dans des cabinets, des musées, des magasins d'articles artistiques.

Qui va répondre à cet engagement ? Peu sans doute. Mais la quantité est sans importance. Les œuvres qui ne sont, nous le répétons, que des travaux préparatoires, si elles ne peuvent être conservées à cette fin, il vaudra mieux les détruire que de les offrir à quelque thésaurisation bancaire de plus, pétrifiant l'art en tant que maladie mortelle dans la boue d'un marigot.

Soit les œuvres d'art sont vives et veulent la vie, sinon qu'on les oublie sans plus même songer à en réemployer le matériau. Un débat s'ouvre qui ouvre sur le construire au sens le plus propre.



MSC



« *Sarrado Monique Marcelle*, épouse *Comte*, levez-vous! » C'est de mauvaise grâce qu'elle s'exécute, et pourtant avec une brusquerie irrépressible, tout de suite haineuse contre l'invective de l'autorité qu'elle exècre et contre laquelle elle a passé sa vie à se rebeller. D'autant plus furieuse qu'une fois de plus elle a répondu à l'ordre par un réflexe trop rapide qu'elle n'a pu contenir et dont elle est déjà toute chargée de honte. On ne m'y reprendra plus! s'enjoint-elle, mais la détresse tout de suite l'étreint de savoir qu'on l'y reprendra toujours.

Que lui reste-t-il pour égayer de si tristes jours? Chanter, modeler, écrire, jouer dans un film ou poser pour des photos... mais surtout ne rien faire. S'agiter un peu quand l'ennui devient trop pesant, cela suffit. La voilà chanteuse de *Natty Bumppo*, qui façonne la glaise sous le nom de *msc*, écrit des romans d'abord s'appelant *Fulber Youlou*, puis *Violante Claire*, enfin par accident, et un peu contre sa volonté (c'est *Michel Comte*,



son éditeur, qui le lui demande) *Frédérique Nicht* ou *Finette Fullflamme*. On la voit aussi dans des films sous le nom d'*Augusta Sarrado*. Mais aussi écrit-elle pour quelques obscures revues sous le pseudonyme du « *Rat* », « *le démolisseur* et *le démenageur* », *Patricia Christensen*. Elle gagne aussi un peu de cash sur scène au *Casino de Paris*, au *Crazy*, les cabarets de Pigalle et Montparnasse ou en accompagnant, fausse choriste californienne, la vedette du jour. Cela, ses romans le diront.

Voilà pour la fiche anthropométrique de « l'artiste », c'est à dire, pas grand-chose. (Au vrai ce n'est pas un procès ou une enquête judiciaire que nous engageons) Plus instructif, savoir que sa mère lisait *le Spleen de Paris* dès son adolescence et conserva le livre très avancée en âge. *Monique Finette Marcelle Fulber Violante Augusta Frédérique* a une très haute idée de l'artiste et d'elle-même en tant que telle; très tôt certains de ses professeurs remarquent en



elle des talents d'écriture et une vivacité d'esprit fort singuliers. Mais cela s'accompagne d'une modestie, très belle quand elle est fière, mais malade quand elle s'apparente à une forme de pusillanimité. Elle se révèle alors craintive, effacée.

Lorsqu'elle achève une période de sa vie où elle était la chanteuse de son groupe *Natty Bumppo*, formation datant de l'époque post-punk et n'ayant jamais su basculer dans la new-wave (malgré tous ses efforts, elle ne parvient pas à détacher son style de la tradition poétique française pour faire de la pop qui pue comme tout le monde). De toute manière la grande richesse de *Natty Bumppo*, sa réussite flagrante avaient jeté le projet à la corbeille de toutes les maisons de disques. Il en reste, pour l'instant et pour l'ébahissement de qui pourra l'entendre, « la peinture » terminant le film *Mouvement propre*. Que faire ? se demande-t-elle alors quand l'épuisement des jeux et des promenades finit par la laisser trop morfondue. Elle se souvient alors de ses leçons des Beaux-Arts et se procure une sellette. Elle y modèle en glaise les têtes de beaucoup de ses amis d'alors, à commencer par celui qui est là, Michel, qu'elle utilise pour de nombreux portraits. Nombreux, ils ne le seront jamais, 25, à tout casser. Occasion pour de mauvais amis de détecter le défaut d'oeuvre. Il faut dire que, en ce qui concernait le défaut d'oeuvre, celui-là savait de quoi parler, lui qui, éperdu de boisson, torchait péniblement d'affreux pastels fourgués en Amérique par des faussaires faisant passer ses croûtes pour de l'avant-garde européenne.

Mais *msc* se rétracte sur une indifférence fière, elle abandonne, à son habitude, ses travaux dès qu'ils sont accomplis. Il n'y a pas que le terrorisme du monde qui la motive à ce comportement : elle est l'artiste telle qu'elle le conçoit en sa pureté, elle l'est d'une façon si absolue, que c'est à peine possible de le concevoir. Ce que *Baudelaire* a édifié comme stature pour l'artiste, et que tant de filous ont singé avec application et idiotie matoise, s'arrangeant pour en avoir l'air en en faisant le minimum les frais mais en en grattant les bénéfices et en en affichant la solennité, *msc*, elle, l'est sans la moindre possibilité de concéder quoi que ce soit. Elle reproduit dans l'argile, avec la plus grande application dont elle soit capable, les formes qu'elle voit dans la chair. Le projet d'ensemble de chaque tête ne vient que de cette volonté d'exactitude qui ne se formule même pas comme je le fais, parce que ce projet n'en est, en quelque sorte, même pas un.

Au point que son entourage se déconcerte et ne voit rien des sculptures, trop obnubilé par l'absence, chez elle, de toute tentative du cirque que tout « artiste » se doit de faire sautiller autour de lui pour scintiller de tout le clinquant

dont il est capable, et qui seul le fera juger bon, ou non.

Le fait est que *msc* n'imagine même pas qu'un public pourrait se trouver concerné par ce qu'elle fait. Ce en quoi elle est d'une sagesse remarquable, et même évidente, si l'on remonte une seule seconde, et pour le sens le plus commun, à ce qu'est vraiment la création (en art comme en toute chose). La création consiste à chercher en soi, par soi, au travers de soi et plus loin que soi, ce que l'on peut être, et en laisser, ou non, la trace dans la boue. Que cette trace apparaisse pour un « public » est une autre perspective. L'art, dans ces conditions, n'est guère que l'expression trop courte de quelque chose de bien plus vaste qui ne s'atteint pas.

Malgré l'évidence du processus (aucun imposteur ne contredira lui-même effectuer cette pure recherche, prétendant abdiquer toute considération — O « vulgarité ! » — envers la plèbe), ce que *msc* fait là est une exception d'une telle simplicité qu'elle est instantanément ignorée par tous. Même Michel, qui ne peut pas rater la beauté des bustes, ne parvient pas à s'extraire d'une certaine condescendance, d'une sous-estimation, répercutant le jugement du monde sur eux... Commence une histoire qui serait triste, d'un sinistre coutumier, si l'époque ne devait pas tourner au détrimement des faussaires, à la déchéance d'une histoire de l'art qui va peu à peu se critiquer elle-même jusqu'à avoir à faire tomber les écailles qui l'aveuglent, au risque, si elle ne se résout pas à cet accomplissement, de se perdre elle-même en sa totalité.

Il faut désormais choisir sans pouvoir remettre encore et encore, au coeur du dilemme poebaudelairien entre un art clownesque, pour les singes, vaste fumisterie destinée à nimer d'un appareil clinquant une bourgeoisie complexée par ses préoccupations par trop grossières, en mal de reconnaissance « esthétique », et un art véritable, issu d'une recherche austère, orientée vraiment, et par tous les temps, vers le coeur de l'être, destinée à porter l'homme vers une connaissance et un dépassement de lui-même.

Aucune ambiguïté, pourtant si longtemps pratiquée, n'est plus possible. Le rideau se crève et



le besoin d'exister submerge toutes les contre-façons avec une force qui n'a pas besoin de se prouver. Les imbéciles qui se hissent aujourd'hui au sommet des pancartes à force de crédit en retombent avant même de pouvoir servir de perchoir aux corbeaux ou de cibles aux chansonniers ou aux bourreaux.

La puissance de la création, qui n'est pas vaine (sinon elle ne serait pas la création) consiste, comme il est vexant d'avoir à l'écrire, à faire apparaître une chose qui n'était pas auparavant.

Aujourd'hui un regard se dessille et voit paraître le vrai du faux. Pour un principe très simple et justement totalement matériel (ce grand défaut attesté de l'art prétendument trop spirituel) d'utilité pratique. Ce qui ne crée rien ne sert à rien. On peut falsifier quelque temps en réemployant des données agitées par des automates la création et il en résulte sans doute des objets négociables ; mais cette production ira en s'épuisant tôt ou tard.

Seule la création est vraie, seule la création est à la source du pouvoir et le pouvoir n'est que création. Et il ne s'agit pas de la création d'un nouveau fichier, d'une entreprise ou d'une recette de cuisine. La création n'a rien à voir avec l'originalité et le nouveau.

Les bustes de *msc* immédiatement tombés dans l'indifférence dans la très courte période de leur création (1984-1986) réapparaissent aujourd'hui par la grâce d'une conservation miraculeuse. Leur si grande importance surgit de leur éclaire insignifiante contemporaine. Que va-t-il éclore d'autre ainsi, d'un moment où seul le minable et le faux ont triomphé en écrasant tout le reste ? Qu'est-ce qui est irrémédiablement perdu ?

Ces questions font frémir. Contentons-nous de ce que le hasard, déjà, nous sauve. Des choses comme les bustes de *msc* ne vont pas courir les rues non plus. C'est exceptionnel. Regardons par exemple les formes : *msc* y reprend en une sorte d'harmonie indescriptible tous les courants de la modernité (et en deçà). L'abstraction et la figuration s'y allient, se mêlent sans contradiction, alors que ce genre de tentative, en général, donne le plus piteux résultat. Ces formes ont une grandeur architecturale. Les volumes y font autorité. Le plein du visage contient chair et os avec envergure. Les lignes se tendent comme des propositions d'habitat, de lieu, de façade, de quartier ou de palais entiers. La nature la plus classique n'en est pas exclue. Un ensemble se joue, s'offre et s'enfuit à la fois, sans insistance

ni ostentation. Une ombre aimable. Il faudrait regarder chacun de ces « chefs » pour y parcourir une spécificité, la tentative de quelque chose, car chacun est un essai.

Mais cela est-il seulement utile ou nécessaire? Est-ce à cela que servent les vraies oeuvres, être disséquées et réduites peu à peu en pou-

dre que l'on mange? Ou bien faut-il plutôt les laisser reposer en elles et venir vers soi en toute patience?

De la patience, elles en ont eu, au fond de leur boîte pendant 30 ans. Entre temps *msc* s'est lassé de faire des têtes et s'est mise à écrire, devenant *Fulber Youlou*. Une mauvaise expé-

rience avec le faux monde naissant de l'édition numérique manquera la tuer... et ne tuera que *Youlou*. Elle devient *Violante Claire* et c'est une autre histoire — qui apportera, on le verra, une clairière plus vaste autour des portraits de *msc*, si l'on sait se porter vers l'écoute de ce qui parle en eux et fait appel à gardiens.



P. PERLES

NI FORTUNE, NI POSTHUME

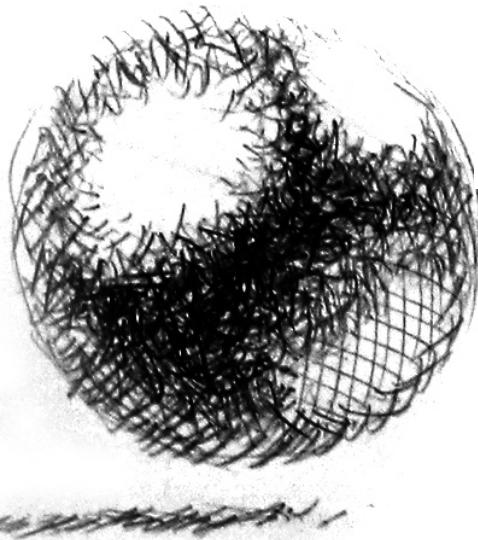
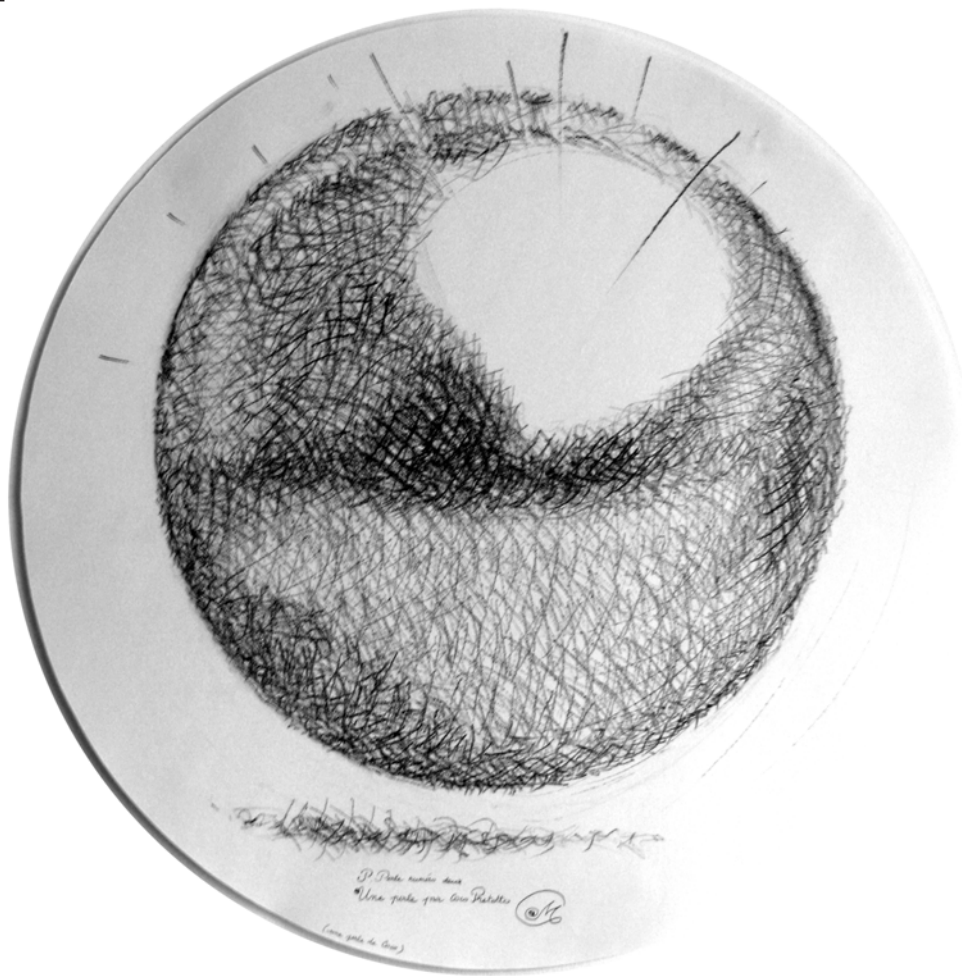
C'est à la suite d'une simple intuition que mpc a eu la révélation des perles — ou plutôt par les perles. Ces innocentes petites boules de naere ou de plastique moulé surfacé irisé ou miroir pour les baptêmes d'autrefois, avec l'infinité des stades intermédiaires jusqu'au baroque et à la bigarrure de la verroterie, percées ou non d'un trou, se sont avérées plus mystérieuses qu'elles semblaient l'être au premier abord. Au lieu de les découper en quatre pour les disséquer et leur arracher leur secret — ce qui est impossible puisque l'énigme qu'elles recèlent, c'est bien la seule chose que l'on peut en savoir, n'est pas à l'intérieur — mpc pour se les concilier et rentrer en conversation avec elles s'est mis à les représenter; d'abord sur des petits bouts de papier recueillis ici ou là, puis sur des nappes en papier circulaires de 58cm de diamètre que *Virginie*, d'un restaurant tout rouge, *Corso*, avenue de France derrière la Grande Bibliothèque, lui a donné. Le don continue puisque mpc destine ces portraits de perles à ceux qui s'engageront par contrat à ne pas plus les vendre qu'ils ne les ont payés, et à ne les donner qu'à ceux qui rempliront la même clause. Fini la postérité et ses perspectives marchandes, voilà du maintenant et du là.

à Marion Vallée

J'ai vu le monde sous l'aspect des enf leurs de perles.

Une écrasante majorité de gens peuvent enf leur des perles. Ceux qui ne savent pas, les enfants par exemple, on le leur apprend en deux temps trois rangées. Beaucoup excellent à enf leur des perles au point d'en être capables sans plus même y penser, et même en dormant. On finit par enf leur les perles comme qui rigole, au point que l'enf lage lui-même s'évente et qu'il n'y a plus, dans une sorte de béatitude, qu'à admirer son gros pif les uns les autres dans le miroir de sorcière des jolies petites sphères des colliers toujours plus fantastiques et scintillants, plus merveilleux, plus nouveaux tous les matins. Enf n, cela ne les empêche pas de n'être que des colliers.

Malgré cet énorme nombre d'enf leurs de perles grandioses, émérités ou passables, il reste une très faible minorité de gens qui ne peuvent pas les enf leur. Soit ils n'ont pas de doigts, soit ils ne parviennent jamais à se concentrer sur le fl et le trou, soit les perles roulent sous les meubles et ils jouent aux billes avec quoiqu'on leur en remontre à ce sujet. Personne ne s'inquiète de considérer que ces gens qui ne savent pas enf leur des perles pourraient faire autre chose, empiler des cubes, par exemple. Enf n, dans le cadre de cet apologue, bien entendu.



La plupart des enf leurs de perles naissent avec l'enf lage de perles dans la peau. Pour eux enf leur des perles est la seule activité qui vaille et il n'y en a eu, n'y en aura jamais d'autres. Leur conviction se soutient de leur nombre et il se la renvoie les uns aux autres avec la fertilité de savoir enf leur des perles comme personne. Pour eux les gens qui n'enf lent pas des perles sont une vraie nuisance, une charge, des paresseux à dresser ou des invalides à parquer dans des institutions qu'ils sont assez bons pour leur destiner, alors qu'au fond le plus simple serait encore de les détruire.

Parmi ceux, très inférieurs en nombre, qui n'en-

f lent pas de perles, existent de très nombreux cas différents. Il y a ceux qui savent parfaitement enf leur les perles, supérieurement même parfois, mais qui s'estiment trop pour en faire leur activité principale et qui possèdent ou s'acquièrent une position d'où ils peuvent contrôler l'enf lage effectué par les autres. En fait, ce ne sont guère que des contremâtres et ils ne font, aussi, sous le vernis de leur gloire, qu'enf leur des perles.

Il y a d'autres gens qui ne sont pas enclins, de tempérament, par goût, vers l'enf lage des perles, parmi eux se trouvent d'ailleurs ces oisifs dont les enf leurs pensent que, quand on veut enf leur, on peut enf leur, et qui se chargent de les

toujours existé. Que certaines ont poussé entre les valves de certains coquillages, que d'autres ont été conçues par des hommes, ce qui se conf rme par la création de nouvelles perles.

Enf n, nouvelles, ne nous énerons pas. La plupart sont simplement répliquées d'après des originaux. Il y a aussi, les enf leurs s'en plaignent assez en soupirant, de plus en plus de perles fausses. Cela irait bien, si elles n'étaient pas de mauvaise qualité, corrompues pour certaines au point de communiquer leurs tares à leurs saines voisines, voire mettant en danger le collier tout entier parce qu'elles scient le fl qui est l'âme du collier. Au fond personne ne va chercher bien loin, parce que hors les perles et le Grand Collier, il n'y a rien. Certains prétendent pourtant, des illuminés, que les perles communiqueraient entre elles par le fl. Aucun instrument n'a jamais pu vérifier une hypothèse aussi fantastique.

Mais il y a une chose qui n'intéresse vraiment personne, sorti de certains spécif cités regardant l'ordre en lequel les enf leur, les perles elles-mêmes. Ce qu'elles recèlent, leur petit coeur de perle, leurs vraies différences, ce qu'elles réservent et à quelles f ns. On les prend pour de jolis objets qui embellissent la vie quotidienne, des parures flatteuses, agréables, indispensables. Précieuses.

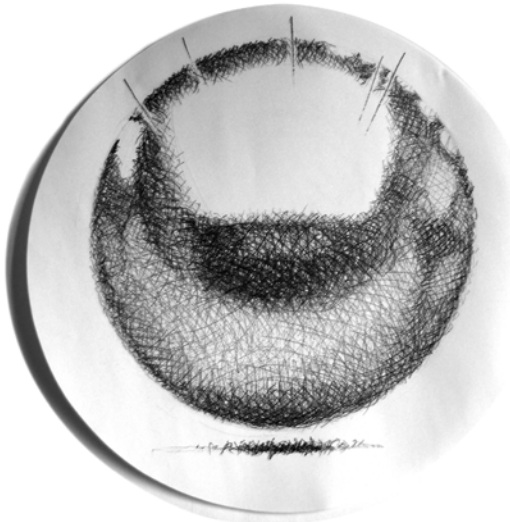
J'ai l'air de mépriser l'activité des enf leurs comme ça, mais ce serait se méprendre. Sans qu'ils le sachent, hypnotisés par les conditions immédiates, ils ne savent pas qu'ils conserveront avec ces petites sphères, un bien dont, leurrés, ils n'ont aucune idée, mais qui est de la plus haute importance. Pourtant leur rôle, comme l'illusion qui s'y est attachée se dissipe, s'achève.

Ces astres en réduction ne sont pas des choses inertes, mais des semences, des graines qui n'attendent que l'instant favorable à leur germination et qui, en attendant, malgré leur passivité apparente, se jouent des enf leurs en leur laissant croire beaucoup de choses les faisant

passer pour très importantes quoiqu'elles soient ignorées dans leur vraie volonté, ce qui les protège intactes jusqu'au jour de leur éclosion.

Ma fable n'est-elle pas la perle par excellence? Elle prend même tous les caractères de la banalité à cet égard. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à la sphère qui lui serait contiguë dans un collier quelconque.

Pourtant plus qu'une perle de plus, elle annonce curieusement comme une qualité à la fois trop ordinaire et englobante. C'est un lieu commun mais c'est en même temps tous les lieux communs. Un espace inhabituel semble s'ouvrir, au point que l'on serait peut-être en droit de se demander si là n'est pas le signe d'une éclosion des sphères, non pas commanditée par la puissante autorité d'un créateur de perles, mais par les perles elles-mêmes, comme si l'instant était venu, comme si cette perle qui a poussé entre les valves de ma coquille crânienne avait pris possession de ma volonté pour exprimer la dis-



corriger, avec plus ou moins de succès, selon la nature des récalcitrants.

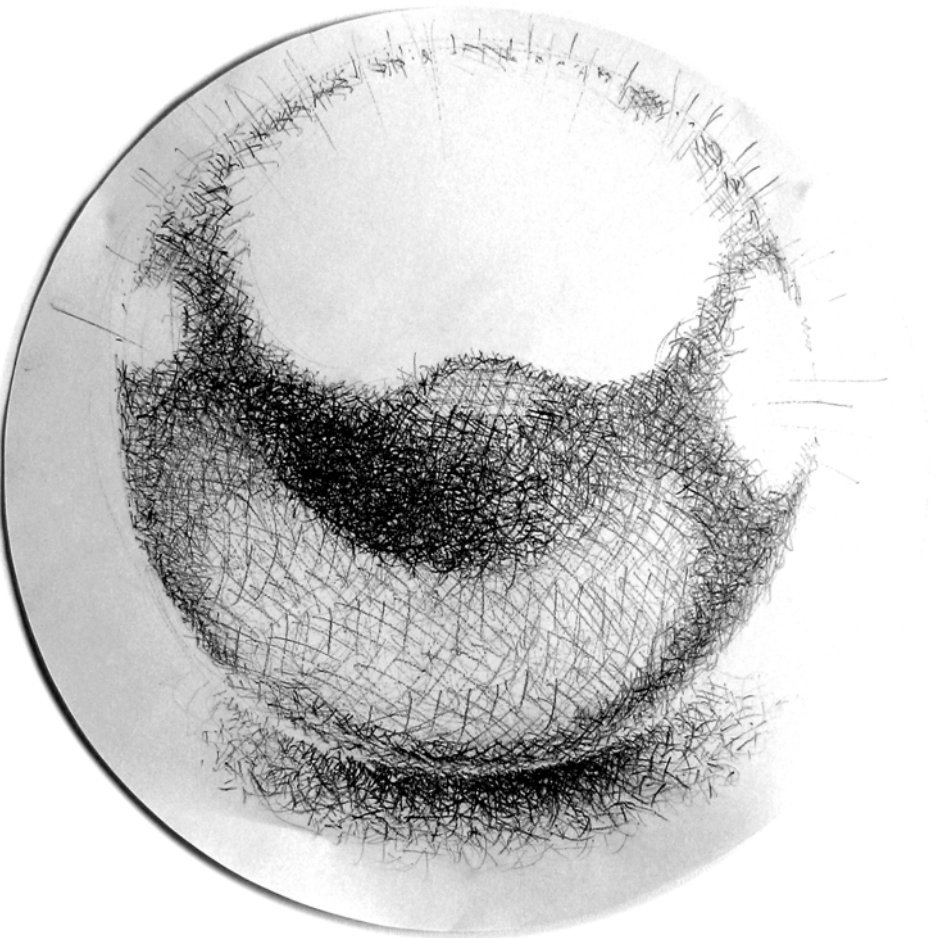
Certains de ceux-là, en soupirant, se résolvent à enf leur des perles, parce qu'il faut bien, parce que les circonstances de la vie les y contraignent. Ils s'empressent de quitter l'enf lage dès qu'ils le peuvent et redevenir ceux qu'ils estiment être en vérité, des gens qui n'enf lent pas les perles, comme cette masse qu'ils méprisent et à laquelle ils ne concevraient pas d'appartenir.

Ceux-là sont les plus dangereux et les plus utiles. Dangereux parce qu'au fond, une écrasante majorité des enf leurs est dans ce cas et ne se traîne à l'enf lage qu'avec ennui. Encore le croient-ils. Les enf leurs de perles nés ont un côté plus libre et plus clair, parce qu'ils enf lent sans arrière-pensée et qu'ils aiment ça, que ça les passionne au moins. Aussi les enf leurs par nécessité ne peuvent pas bien comprendre que l'on puisse ne pas pouvoir du tout enf leur des perles, sauf à être atteint d'une sorte de déf cit complet. Ils pensent que, comme eux, tous les gens, quelque soit leurs aspirations par ailleurs, peuvent et doivent enf leur des perles quand sonne l'heure du « il faut ». Ils ne veulent ou ne peuvent pas comprendre qu'il y a réellement des gens qui ne sauraient enf leur des perles, même sous la menace de crever de faim, même sous la torture. Cela résonne comme une sorte de limitation intellectuelle, d'autant plus lorsque, sortis de leurs heures d'enf lage forcé, ils se trouvent tout à fait d'accord, intellectuellement, avec ce modèle de conclusion.

Ils sont aussi les plus utiles, parce qu'en eux le procès de cette inexistence est à l'origine d'un débat qui reste ouvert comme une plaie. Chez eux, à l'encontre des enf leurs par conviction routinière, quelque chose reste accessible à la négociation vers le monde de ceux qui n'enf lent pas. Des épreuves, des rencontres peuvent les orienter sur d'autres vues. Cependant leur danger reste cruellement réel, car ils sont ceux qui estiment le plus féroce que le monde est constitué de perles qu'il faut compiler, reproduire, associer, organiser sous la forme de colliers dont toute l'affaire est de trouver quelle est l'exacte constitution du Grand Collier.

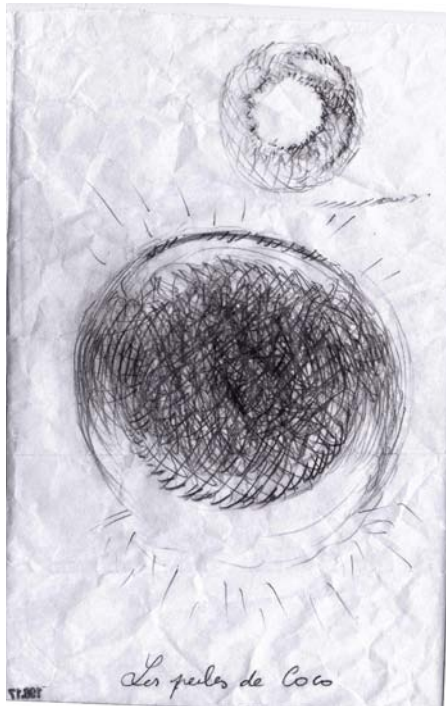
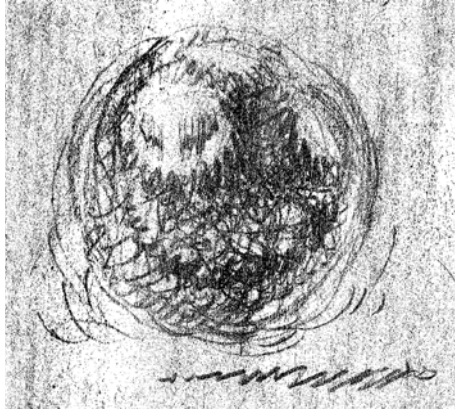
Tout ce que les enf leurs de perles par nécessité travaillent à extraire de l'univers qui n'est pas encore enf lable sous la forme d'une perle, c'est comment lui donner la structure d'une petite boule miroitante de plus avec un trou, pour ensuite supputer dans quel ordre elle viendra se placer parmi les autres. Cela donne finalement lieu à beaucoup d'options qui s'achèvent dans une confusion propice à tout ce qui viendra soutenir, pallier par d'autres colliers les difficultés qui surgissent. Dès qu'un fl trop usé ou mal noué lâche, voilà les perles qui roulent et retrouver leur ordonnance perdue est toute l'affaire du collier.

D'ailleurs d'où viennent-elles, les perles? Les avis sont partagés. Certains pensent qu'elles ont



solution du Grand Collier en tant que principe et la venue d'un autre monde.

Je ne suis pas téléguilé pour autant; cette perle que je raconte et qui est mon conte je la suis, et elle m'est, sans que le fil qui la traverse puisse me distinguer de toutes les autres que nous sommes. Finalement il y aurait bien eu un Collier Suprême, mais pas du tout comme nous l'imaginions. Il n'y aurait jamais eu de métaphore possible. Que du matériel. On s'en rendrait compte au moment où le fil se rompt et où le jaillis-



sement enchanté des eaux bondissant dans une fraîche cascade de montagne nous laisse ébahis devant tant de lumineuses merveilles, enf n instruits, et prêts à tout.

Autrefois cela a été un jeu coutumier de me faire tourner et danser comme l'idiot du village dans la cour de la ferme jusqu'à ce que je me ramasse la tête la première dans la fosse à purin et que toute la bande des cochons s'esclaffe. Pourtant ce qui intriguait tout le monde, c'est que je me relevais avec aux épaules un manteau de nuit perlé d'étoiles. Ils se demandaient bien, les cochons, comment je faisais ça, l'envie et le dépit parfois les prenaient et ils venaient me chiper quelque petit astre. J'avais bien garde de m'en offusquer, trop dédommagé par leur oeil arrondi par la jalousie. Ces perles étaient de celles que l'on donne aux cochons, et que leurs fortes mâchoires et leur tube digestif omettaient, ou ne pouvaient dissoudre, et qui partaient avec le lisier vers d'éventuelles germinations.

P. Perles

« LA CRÉATION » CONTRE L'ART

Tant qu'il a fallu déployer l'homme dans toute son étendue, l'art a travaillé à créer l'homme et son empire. Mais la création veut toujours autre chose, et l'homme et son art sont achevés. La création les menace. Qui va l'emporter, la ruine ou l'édification? Les deux. Plus la ruine gagnera et plus la construction s'y implantera. Mais une lutte âpre, amère, se joue seconde par seconde. Les ruines doivent céder leurs matériaux réutilisables, pas totalement consumés, à la création. Celle-ci est entravée, niée, combattue par tous les moyens de l'art, cette ancienne manière de créer qui s'écroule et tourne à vide. Création et art furent si longtemps synonymes et conjoints qu'il est presque impossible de se faire comprendre quand on veut expliquer leur complète antinomie grandissante.

Nous sonnons sans doute fous et absurdes; seulement, l'alternative à nos présomptions

et à notre exaltation, c'est la platitude. Plus notre enthousiasme grandira, et plus le vieil univers harassé de conventions, cliquetant ses automatismes hypnotiquement, paraîtra décati, poussiéreux: un gadget insensé, dépassé, inutilisable. A vous, à nous, à toi de voir.

Sans doute l'égoïsme imbécile, aveugle à tout ce qui n'est pas son génie, se croira toujours plus malin que tout — et nous attribuera sa propre inanité. Nous tablons sur une évidence, la force de la vie, la sève qui finit toujours par s'immiscer entre les blocs des vieux édifices disjoints par les tempêtes et les hivers glacés ou les étés brûlants, les jeunes pousses qui cherchent leur voie dans le matériau qui les nourrit et dont elles se moquent bien. Nous serons ce matériau nourricier au premier chef.

Ouvrir, oeuvrer, oeuf, la même chose. La création viendra à bout de l'art comme de

toute chose qui lui fera obstacle, le temps n'y fera rien.

L'art lui-même, lorsqu'il est un tant soit peu véridique, ne peut complètement oeuvrer à l'encontre de la création. Ainsi bien des « vrais artistes » au sens des gens encore emplis du sentiment de la création, soit ne produisent rien ou détruisent leurs travaux, ou encore font péniblement des horreurs. C'est l'art laid. Le retournement de l'art est la dernière forme de l'art qui soit encore un peu en liaison avec la création.

Évidemment, au fond, il est impossible de faire venir des formes, artistiques ou autres, sans le soutien d'une quelconque ouverture — puisqu'il va de soi que tout doit se soutenir d'elle. Cependant la forme que prennent les travaux dits « d'art » aujourd'hui ne peut être qu'entièrement négative et venant obstruer toute création véritable. C'est la forêt de lierre et de ronce qui s'étouffe elle-même.

L'ART CONTRE « LA CRÉATION »

Rien ne doit durer toujours et, surtout, rien ne peut évoluer toujours dans une nouvelle forme. Les choses qui disparaissent ont la vie dure et se défendent. L'art qui si longtemps fut synonyme de création et d'invention s'est mécanisé dans son principe et ses instruments jusqu'à la sclérose et la paralysie. Il n'a pas évolué en vain et c'est à une autre possibilité qu'il aura collaboré si longtemps, sans trop le savoir effectivement, mais en toute dévotion et, finalement, exclusivement.

Mais aujourd'hui ce qui reste de l'art, et n'est plus que son fantôme exsangue (qui peut avoir des charmes à qui sait les apercevoir) est le vampire assoiffé qui veut survivre quelques secondes de plus en s'acharnant sur toutes les tendres tentatives de création.

Le « tout le monde artiste » d'aujourd'hui, les myriades d'« oeuvres » sous les formes dégénérées des photographies et de toutes les constructions audiovisuelles et textuelles obtenues semi-automatiquement., autant de forces dirigées contre la création et, malgré leur poids, vainement. Cette pesanteur ne fait que

s'entraîner elle-même dans l'abîme.

L'art qui fut création maintient une vue ambiguë sur lui-même. C'est un vieux beau qui table sur ses restes, et sur son passé. Les reliques, il connaît. Il pourrait presque encore être inventif, il est encore un peu expression, quand il évoque sa pauvreté, son vide, son exténuation, quand il est le vide lui-même.

Toutefois ce n'est déjà plus lui qui opère cette apparition, mais quelque chose d'autre, qui ne peut plus s'intituler « art », et qui provient d'une tout autre forme de monde.

Retournant une formule célèbre, nous pouvons aujourd'hui dire que l'art, c'est ce qui résiste — mais pas contre l'institution, les habitudes mais, justement, ce qui résiste contre « la création ». L'art a perdu sa nature, il est dépassé. S'il ne l'était pas, des foules sans nombre ne pourraient pas se précipiter dans ses prétendues connaissances et pratique. Ce sont les cadavres seuls qui autorisent un tel grouillement.

Lorsqu'il était vivant, l'art n'attirait pas tant les masses dans une telle familiarité. C'était l'objet d'un respect distant et inquiet, comme une me-

nace. Être un artiste se payait cher. Ce n'était pas un loisir indifférent, inoffensif. On en périssait trop facilement...

Les pinceaux de
L'ART ÉTEINT

les pinceaux de l'art éteint est publié par les presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR

LASSITUDE.FR

GRATUIT FRANCE 2018 - III

